

s'éteint. Ne réfléchis plus ; c'est d'ailleurs inutile. Là où les convenances se trouvent, rang, richesse, personne belle et aimable, réfléchir est insensé. Il faut agir et terminer. Habille-toi et partons...

— Impossible, mon cher parrain. Je veux bien ne plus réfléchir, mais, tout au moins, pour que je me marie, il faut que j'en aie le désir...

— Ah parbleu ! es-tu décidé à ne pas te marier ? Alors dis-le ; voyons, parle..."

En disant ces mots, mon parrain avait pris un ton significatif, et semblait me présenter son héritage à prendre ou à laisser. C'est cette terrible alternative que je voulais éluder, sans trop savoir comment y parvenir. Heureusement je vins à songer à mes idées extravagantes de la veille ; et les prenant pour prétexte : " Et si, lui dis-je avec un demi-sourire, si mon cœur s'était déjà porté d'un autre côté ?..."

— Prétexte ! dit-il, J'aime mieux que tu dises franchement : " Je ne veux pas me marier." Alors je saurai à quoi m'en tenir.

— Et si vous vous trompiez, cher parrain, et que je fusse réellement amoureux, me conseilleriez-vous d'épouser votre demoiselle quand j'aurais donné mon cœur à une autre ?

— C'est selon. Qui aimes-tu ?

— J'aime une jeune personne charmante.

— Est-elle riche ?

— Il n'y a pas d'apparence.

— Son nom ?

— Je l'ignore.

— Voilà qui est fort ! Que diable est-ce que tout cela signifie ?

— Cela signifie que tout obscure et pauvre que soit cette jeune fille, elle m'est cependant assez chère pour que, si je songeais à me marier à présent, ce qui n'est point, je fusse plus porté pour elle que pour toute autre.

— Ah ! ah ! pauvre, obscure et belle ! C'est, je vois, une niaiserie dans les règles.

— Niaiserie ! parbleu non, mon parrain, je vous assure.

— Ne plaisantons pas !

— Croyez que je n'en ai nulle envie.

— Hé ! laisse donc ! Placé comme tu l'es, riche, de bonne famille, aller songer à une créature sans nom et sans fortune !... On peut avoir avec de

telles personnes une liaison, mais on ne les épouse pas."

Ce propos de mon parrain, qui me semblait outrager la jeune fille dont la timide pudeur m'avait surtout ému, me mit hors de moi. En même temps qu'il réveillait dans mon cœur ces vifs sentiments qui l'avaient fait battre la veille, il y faisait naître le mépris pour un vieillard qui, ne trouvant d'estime et de louange que pour la richesse et le rang, semblait méconnaître les charmes sacrés de l'innocence, et comme m'inviter à les profaner sans remords.

" Mon parrain, lui dis-je avec feu, vous outragez une jeune fille aimable et vertueuse... une enfant plus pure que vous ne pouvez le croire, plus digne de respect que celle que vous proposez à mon choix, et mille fois plutôt je l'épouserais que je n'irais la flétrir !..."

— Eh bien ! ne la flétris pas, mais épouse l'autre.

— Pourquoi, si je n'ai pas d'affection pour elle, si mes penchants me portent ailleurs ? Vous alléguiez mon rang, je m'y ennuie ; ma richesse... elle devrait, ce me semble, servir à me rendre plus libre qu'un autre dans le choix d'une épouse. Quoi donc ! si j'avais rencontré dans cette personne sans fortune et sans nom, dans cette fille dédaignée, dans cette créature enfin, la beauté, la vertu, et mille qualités aussi dignes de mon respect que de mon amour... qui m'empêcherait de suivre un penchant honnête !... Qui pourrait blâmer que j'eusse le désir de partager ma richesse avec son dénûment, d'appuyer sa faiblesse sur ma force, de lui donner un nom si elle n'en a point, et de trouver dans ces nobles et généreux motifs un bonheur plus vrai, plus pur et plus mérité que celui que je puis attendre de l'accord de quelques convenances vaines et factices ?... Ah ! mon parrain, je voudrais en avoir la force : je voudrais n'être pas déjà énérvé, corrompu par les maximes du monde où je vis, enchaîné par mille liens qui me gênent et m'entravent sans me donner le bonheur, et je saurais le trouver enfin auprès de cette modeste compagne, objet de vos dédains et de vos outrages !

— Tu prêches à merveille, mais comme un sot. Ces idées-là, on en est revenu. C'est bien dans les